

Revue Mensuelle.

On connaît un ancien proverbe : je m'en moque comme de l'an quarante. La raison de ce proverbe, c'était qu'une prédiction avait annoncé que l'an 1740 verrait s'accomplir des événements terribles, désastreux, la fin du monde même, disaient quelques uns. 1740 passa et l'on s'en moqua. Les mêmes prédictions furent réitérées pour l'année 1845. Nos poètes canadiens de l'époque s'en préoccupèrent et dans les poésies de nouvelle année du *Canadien* et de la *Gazette de Québec*, il y était fait allusion. Le poète du *Canadien* dont la pièce était intitulée : "Nos jours de gloire" disait dans sa dernière strophe :

Salut, ô l'an mystérieux
O mil huit cent quarante,
Toi qu'on a vu s'avancer dans les cieux
Comme une ombre sanglante!
Amis du moins qu'il nous trouve joyeux,
Chantons, rions de sa mine effrayante.
Ah ! pour gémir, il suffit du passé !
Je ne crois pas de vision trop noire,
Et puis qui sait, si le destin lassé,
N'amène pas de nouveaux jours de gloire ?

Le poète de la *Gazette* (M. F. M. Derome) s'écriait dans sa première strophe ;

Salut, ô toi l'an mil huit cent quarante
An désiré qu'un prophète a maudit,
Non, tu n'est pas pour nous l'ère sanglante,
Le temps fatal qu'en vain il a prédit
Qu'a s'égayer chacun de nous s'apprête ;
Un nouvel an sourit à nos destins
Au noir passé succède un jour de fête
Et le repos aux troubles intestins (1)

Les poètes du jour de l'an (quel est le littérateur canadien qui n'a pas ainsi débuté ?) eurent raison de la prophétie et firent bien de se ranger du côté du dicton populaire en se moquant de cet autre an quarante. Sauf l'union des Canadas qui s'accomplit cette année-là et qui fut maudite par les poètes de l'année suivante, il ne se passa rien de bien sinistre dans le monde, ni grandes guerres, ni fléaux, ni catastrophes bien remarquables.

En revanche, personne n'avait prédit rien de bien terrible pour l'année 1870. Plusieurs prédictions annonçaient, il est vrai depuis longtemps, de grands troubles et de grands malheurs ; mais l'époque était loin d'en être fixée. Tout au contraire, l'année qui vient de finir, s'ouvrit avec toutes les apparences de bonheur et de prospérité, pour la France surtout. L'Empereur avait enfin accompli ce couronnement de l'édifice, dont on parlait depuis si longtemps, et personne ne songeait que tout édifice constitutionnel est en France un véritable château de cartes, qui tombe juste au moment où on le couronne. Le plébiscite semblait devoir asseoir la dynastie avec plus de solidité que jamais, et l'avènement de M. Olivier paraissait être la réconciliation de l'empire avec le régime constitutionnel le plus libéral.

Mêmes apparences de sécurité à Rome. Le Souverain Pontife ayant tout l'épiscopat catholique réuni autour de lui, se préparait à ajouter à sa souveraineté temporelle le prestige plus grand encore de la définition solennelle de son infaillibilité spirituelle. Le drapeau de la France le protégeait encore et des volontaires venus de toutes les parties du monde lui formaient une garde d'honneur imposante.

Aujourd'hui le Pape et l'Empereur sont prisonniers, l'un glorieusement au Vatican, l'autre à Wilhelmsœ après la plus humiliante capitulation, après une campagne la plus maladroite et la plus inexplicable.

On se rappelle devant un tel spectacle avec une vive émotion les vers de Victor Hugo dans sa tragédie d'Hernani, et l'on est saisi du contraste :

Le pape et l'empereur sont tout. Rien n'est sur terre
Que pour eux et par eux. Un suprême mystère
Vit en eux ; et le ciel dont ils ont tous les droits,
Leur fait un grand festin des peuples et des rois,
Et les tient sous sa nue, où son tonnerre gronde,
Seuls assis à la table où Dieu leur sert le monde,
Tête à tête ils sont là réglant et retranchant,
Arrangeant l'univers comme un faucheur son champ.
Tout se passe entre eux deux. Les rois sont à la porte,
Respirant la vapeur des mets que l'on apporte,
Regardant à la vitre, attentifs ennuyés
Et se haussant pour voir, sur la pointe des pieds.
Le monde au dessous d'eux s'échelonne et se groupe,
Ils fout et défont. L'un délire, et l'autre coupe.
L'un est la vérité, l'autre est la force. Ils ont
Leur raison en eux-mêmes et sont parce qu'ils sont
Quand ils sortent tous deux, égaux, du sanctuaire,
L'un dans sa pourpre, et l'autre avec son blanc suaire,
L'univers ébloui contemple avec terreur,
Ces deux moitiés de Dieu, le pape et l'empereur !

(1) Répertoire national de M. Huston, vol. 2, pages 134 et suivantes.

Au fait, il n'y a eu vraiment que trois empereurs d'Occident ; Charlemagne, Charles Quint et Napoléon I. Napoléon III, empereur des Français, au lieu de vouloir l'unité impériale, a voulu créer les grandes nationalités en dehors de la France. Il a fondé le royaume d'Italie et l'empire d'Allemagne, et chemin faisant, il a perdu la France ! Mais l'Europe ne chômera point d'empereurs, Frédéric Guillaume, prend son rôle au sérieux : *Was ist das deutscher Vaterland ?* A cette question du poète, il répond : tout ce qui est bon à prendre et par conséquent bon à garder. Il occupe aujourd'hui avec ses armées, près de la moitié et le cœur de la France. Bismark, ce Méphistophèle, qui sut endormir Napoléon III, avoue que son objet est de ruiner et s'il est possible d'anéantir la France. Partout le pillage, les meurtres, les exécutions des francs-tireurs, les avanies aux prêtres et aux églises, l'insulte, la ruine, la barbarie en pleine civilisation ne tiennent que trop la parole du vainqueur.

Ces jours derniers, le bombardement de Paris a été commencé et les souverains arrivent pour assister au couronnement de Frédéric Guillaume comme empereur d'Allemagne et contempler en même temps le feu d'enfer auquel les a si gracieusement convoqué l'aimable comte de Bismark, autour de cette ville où ils ont tous été si splendidement fêtés en 1867.

La France combat cependant avec le courage du désespoir, elle a pris pour devise le vers célèbre :

Una salus victis nullam sperare salutem.

Trochu renfermé dans Paris a fait sorties sur sorties ; mais a toujours été repoussé ; on pourrait le comparer à ces victimes qui ne s'élancent du bûcher où elles doivent être consumées que pour y être rejetées par les implacables bourreaux.

La position de Paris est précisément aujourd'hui celle d'Alesia au temps de Jules César. Nos lecteurs se rappellent que nous avons reproduit sous le titre de *Vercingétorix*, un extrait du livre de M. Rendu, *les Français* ; extrait qui a fait depuis le tour de la presse canadienne. La situation est presque identique. Un double cercle prussien entoure la capitale ; l'un pour la réduire, l'autre au dehors pour faire face aux armées qui se sont formées comme par enchantement depuis la chute de l'empire. Ce sont à l'ouest et au nord-ouest, les armées de la Loire ; au nord l'armée de Faidherbe ; au nord-est, à l'est et au sud, les franc-tireurs des Vosges et de la Franche-Comté, les volontaires de Garibaldi et l'armée de Bourbaki. L'armée de la Loire a réussi jusqu'ici à tenir en échec les forces Allemandes ; Orléans pris par les étrangers, a été repris par les Français, et puis pris de nouveau par les allemands. Presque toutes les places fortes assiégées ont capitulé et les prussiens poussent actuellement avec la vigueur qui leur est propre le siège de Belfort une des dernières qui tiennent. Malgré tous leurs avantages, cependant, leur position n'est point sans dangers. La nécessité de toujours vaincre est une terrible nécessité. Les nouvelles levées arrivent de tous côtés ; les armes et les munitions aussi viennent d'Angleterre et d'Amérique, et Paris, m'ex ix approvisionné qu'on ne le pensait, paraît devoir tenir bien longtemps et ne pas être réduit par la famine. De là le bombardement que l'on avait retardé jusqu'ici. La redoute d'Avron aurait été évacuée par les Français sous les bombes ennemies. Il est à noter, que lorsque les usages de la guerre exigent qu'une notification soit faite et qu'on donne le temps aux vieillards, aux femmes de sortir, et que cela s'observe envers la plus petite bicoque, le bon roi Frédéric essaye d'anéantir sans aucune chance de salut tout ce qu'il peut rester d'êtres inoffensifs dans une population qui a compté deux millions d'hommes. Et l'Europe avertie en bonne forme de cette horreur, l'Europe et le monde laissent faire !

En attendant, la politique européenne s'embrouille de plus en plus et la conférence de Londres qui ne sera guère qu'une réunion un peu plus formelle des diplomates qui se trouvent déjà dans cette capitale, la conférence aura bien de la peine à s'en tirer. La Russie ne reculera certainement pas dans la position qu'elle a prise au sujet de la Mer Noire ; et le futur empereur d'Allemagne n'attend que la prise de Paris pour s'emparer du Luxembourg et la conclusion de la paix pour annexer à l'empire d'Allemagne la Hollande et peut-être aussi la Belgique. L'appétit vient en mangeant.

Les allemands ont de plus coulé six vaisseaux anglais dans la Seine ; offrant lorsqu'interpellés par le gouvernement britannique leurs excuses et une indemnité, qu'ils se feront sans doute rembourser avec le reste par la France ; si toutefois ils laissent à la France de quoi rembourser.

Si les gouvernements ne peuvent se décider à venir au secours d'une nation qui a toujours secouru et protégé les faibles, le peuple anglais du moins vient au secours des incalculables misères auxquelles la France est soumise. Non seulement des souscriptions généreuses ont été faites à Londres et dans le Royaume-Uni pour les veuves et les blessés, et pour les nombreux réfugiés français en Angleterre ; mais une société d'agronômes vient encore de mettre sur pied un nouveau genre de souscriptions pour aider aux paysans français à labourer et à ensemercer leurs champs ruinés et dévastés.

Ici en Canada, en sus des souscriptions considérables qui ont été versées entre les mains de M. le Consul Général pour les veuves et les blessés, une autre souscription s'est faite à Québec pour les réfugiés français à Londres, et un mouvement a été organisé en faveur de la France par une société irlandaise de Montréal.